

## L'insurpassable courage

Numéro 28, hiver 1992

À votre santé!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). L'insurpassable courage. *Cap-aux-Diamants*, (28), 61–61.

À propos de son œuvre, la réalisatrice écrit que «l'histoire de Léa Roback, c'est l'histoire du Québec moderne: un Québec en pleine industrialisation mais dont l'existence est occultée par le discours passéiste et traditionaliste des élites clérico-nationalistes de l'époque». On peut souscrire à ce propos. Le film montre ainsi un milieu méconnu au sein d'un imaginaire québécois largement dominé par la vie rurale. De plus, le témoignage de Léa Roback ajoute une dimension féministe aux luttes syndicales contre le gouvernement Duplessis. Juive, communiste, madame Roback connaît donc un cheminement singulier qui contribue à élargir les horizons de la culture québécoise.

Si la réalisatrice a réussi à utiliser au maximum les limites formelles du documentaire, notamment par une recherche d'archives exceptionnelles, sur le fond, quelques interrogations subsistent malgré l'excellence du scénario. Soulignons d'abord le parti pris en faveur des gestes de Léa Roback. On peut passer outre aux attaques verbales parfois très crues de madame Roback envers ses adversaires, mais il devient difficile de ne pas s'interroger sur son adhésion au Parti communiste. Quelques propos laissent supposer plus de solidarité que de convictions idéologiques. Alors pourquoi ne pas avoir questionné son départ du parti, en 1958, et ses liens avec le stalinisme? De plus, le titre du film et l'absence d'un tableau sur les années '60 et '70 contribuent à alimenter le mythe d'une Révolution tranquille tranchant radicalement avec le passé alors que le film vise précisément à démontrer que les changements vécus au Québec après la mort de Duplessis ont des racines historiques importantes.

*Des lumières dans la Grande Noirceur* a été présenté pour clôturer «La mondiale des films et vidéos» à Québec en avril 1991. Depuis, le film a connu une distribution relativement modeste pour une œuvre de cette qualité. Pour avoir accès à des films de ce genre, on doit fréquenter assidûment les cinémas de répertoire et suivre de près des événements comme «La mondiale des films et vidéos». Il serait d'ailleurs souhaitable que cette manifestation devienne une rencontre annuelle capable de jeter un peu de lumière sur une forme de cinéma encore maintenue dans l'ombre... ♦

*Des lumières dans la Grande Noirceur.* Documentaire de Sophie Bissonnette. Montréal, Les Productions Contre-Jour, 1991. 16 mm, couleur, 90 min. Distribution: Cinéma Libre.

François Droüin

## L'insurpassable courage

Une femme, qu'animait l'esprit de compassion de Vincent de Paul, Marie-Marguerite d'Youville (1701-1771) demeure la figure la plus attachante des premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle montréalais.

Témoin de la misère atroce dans laquelle vivaient les plus démunis de la société, elle consacra sa vie à adoucir leur existence en leur assurant refuge, secours, soins et consolations. Elle s'attacha particulièrement au sort des enfants abandonnés, des prostituées, des vieillards, des vagabonds, de tous ceux et de toutes celles enfin que le système social rejetait.

À cet effet, elle ouvrit d'abord un hospice, puis prit la direction d'un centre hospitalier, l'Hôpital Général de Montréal, après avoir surmonté de nombreux obstacles; on voit alors en action son énergie, sa volonté pour le bien et la grandeur de son idéal humanitaire.

Membre d'une famille célèbre de la Nouvelle-France, les Dufrost de Lajemmerais, veuve à l'âge de 28 ans de François d'Youville, elle se voua à son œuvre auprès des déshérités, tout en élevant ses deux fils, survivants de ses sept enfants.

Le 31 décembre 1737, âgée de 36 ans, elle fonde une petite communauté séculière pour l'aider à accueillir les pauvres. Ce groupe deviendra religieux sous le nom de Sœurs de la Charité ou Sœurs Grises. Cette dernière désignation provenait du sobriquet dont certains Montréalais les avaient affublées au début de l'œuvre, les accusant calomnieusement de s'enivrer.

Marguerite d'Youville implanta une justice sociale au milieu de difficultés sans nombre, rencontrant même à l'origine l'opposition de l'évêque, de l'intendant et de membres de sa propre famille. Elle put toutefois continuellement s'appuyer sur les sulpiciens qui ne cessèrent non seulement de l'encourager, mais de la défendre contre ses opposants de haut rang.

Son courage fut mis à rude épreuve quand son hôpital fut détruit à deux reprises par le feu, en 1745 et en 1765. Chaque fois, elle réussit à faire rebâtir l'édifice et ses pauvres purent de nouveau trouver un foyer chaleureux.

Ce courage indomptable s'alliait à une sensibilité qui nous la montre en pleurs devant le corps d'un nouveau-né encastré dans la glace de la rivière Saint-Pierre, rue des Enfants-trouvés.



En 1908-1909, le peintre Georges Delfosse exécute pour la cathédrale de Montréal un tableau rendant hommage à Marguerite d'Youville. L'œuvre montre la vénérable religieuse chantant le Te Deum pendant l'incendie de son hôpital, le 18 mai 1765. (Le Canada héroïque de Montréal. Montréal, L. Ad. Moussette, c. 1909).

Reconnaissant ses vertus héroïques, Rome la canonisait au mois de décembre 1990. Sa statue se dresse dans les jardins de l'aile restaurée de l'ancien Hôpital Général, d'où son souvenir rayonne lumineusement. ♦

Jean-Paul de Lagrave



Martin Beaulieu  
graphiste

360, boul. Charest Est, bureau 207  
Québec (Québec) G1K 3H4  
(418) 641-0725